

Violences sexuelles, violence à la Terre, une même culture

28 octobre 2017 / [Lorène Lavocat \(Reporterre\)](#)



Alors qu'a lieu une manifestation à Paris ce dimanche 29 octobre contre les violences sexistes, Reporterre est allé voir du côté des écoféministes ce que l'écologie avait à dire de ce combat.

« La nature est une femme publique. Nous devons la mater, pénétrer ses secrets et l'enchaîner selon nos désirs. »

Ainsi parlait le philosophe Francis Bacon à la fin du XVI^e siècle. Quatre cents ans plus tard, le désastre écologique et les violences sexistes viennent douloureusement confirmer la prééminence de cette vision.

« *L'articulation de la destruction de la nature et de l'oppression des femmes ressemble à un ruban de Möbius : les femmes sont inférieures parce qu'elles font partie de la nature, et on peut maltraiter la nature parce qu'elle est féminine* », nous expliquait **Émilie Hache** en octobre 2016. Aiguillé.e.s par ce propos, à *Reporterre*, nous nous sommes dit que l'écologie avait sans doute un regard à porter sur le combat en cours contre les violences sexistes.

C'est du côté des écoféministes que nous sommes allé.e.s puiser une inspiration. Pour les écoféministes, destruction de la nature et oppression des femmes sont liées. « *Qu'on parle de harcèlement sexiste ou de destruction de la nature, il s'agit dans les deux cas d'une violence banalisée et quotidienne, qui s'aggrave, et qui vient du fait qu'elles partagent une position de dominées*, appuie Margot Lauwers, professeure à Perpignan et spécialiste de la littérature nord-américaine écoféministe. *Mais dans les deux cas, on assiste également à une prise de conscience et à une dénonciation.* » En 1974, dans *le Féminisme ou la Mort*, Françoise d'Eaubonne décrivait le capitalisme comme « *le dernier vestige du patriarcat* », en ce qu'il a mis en place une double exploitation : celle du corps des femmes et celle du corps de la Terre.

Reclaim the night and win the day

Les écoféministes invitent donc à penser l'intersectionnalité des luttes, car elles lient les différentes formes de domination et de discrimination. « *Une société qui cautionne la violence faite à la Terre dans un but d'enrichissement personnel sera plus encline à être une société qui fait violence aux femmes pour un confort personnel* », décrit Margot Lauwers.

De fait, « *le mouvement écoféministe des années 1980 s'intéressait beaucoup à la question du harcèlement et des violences subies par les femmes* », explique Isabelle Cambourakis, qui a édité de nombreux ouvrages écoféministes. Au début des années 1980, lors de l'occupation de Greenham Common, en Angleterre, les femmes du groupe Women for Life on Earth contre les armes nucléaires chantaient *Reclaim the Night*, chanson dans laquelle elles réclamaient de pouvoir se promener la nuit sans craindre le viol ni le harcèlement.

If we choose to walk alone
For us there is no safety zone
If we're attacked we bear the blame
They say that we began the game
And though you prove your injury
The judge may set the rapist free
Therefore the victim is to blame
Call it nature, but rape's the name

Reclaim the night and win the day
We want the right that should be our own
A freedom women have seldom known
The right to live, the right to walk alone without fear. »

« *Les féministes du milieu non violent réfléchissaient alors aux liens entre la posture non violente théorique et les violences subies par les femmes, et beaucoup ont rejoint les écoféministes* », raconte Isabelle Cambourakis. Leurs discussions les ont amenées à expérimenter de nouveaux modes de protestation. Manifs de nuit, action non mixte. « *Ces réflexions ont largement influencé les pratiques d'action directe non violente menées par des femmes* », précise l'éditrice. « *Les écoféministes nord-américaines sont du côté de l'expérience, de l'art et de l'action plutôt que de la théorie, rappelle Margot Lauwers. Elles font des rituels, elles protestent en dansant, ce qui est une manière très impliquante de revendiquer.* » Elles se réapproprient leur corps, ce corps qui a été dévalorisé et rendu objet par le patriarcat. La

professeure voit dans ce foisonnement de modes d'action une inspiration pour le combat actuel : « *L'écoféminisme peut nous aider à surmonter l'opposition binaire pacifisme/ violence et à élargir notre palette d'action* ».

« Une solidarité active entre femmes : elles se relient, échangent, s'épaulent »

Trente ans après l'occupation de Greenham Common, les zadistes de Notre-Dame-des-Landes continuent de faire vivre ce lien entre lutte féministe et écologiste. « *Sur zone, c'est comme une microsociété, on y subit le sexisme autant qu'ailleurs* », note Angela, qui y vit. Avec d'autres, elles ont créé une cabane féministe qui accueille chaque semaine des goûters en mixité choisie : femmes, lesbiennes, transsexuel.le.s, intersexes. « *Nous discutons de ce qui se passe, des actions à mener, comme dans les réunions en grand groupe, explique-telle. Sauf que dans les grandes assemblées, il n'y a pas toujours un partage de la parole égalitaire, de même que lors des constructions, un homme viendra souvent conseiller une femme, quitte à lui prendre le marteau des mains. Il est de bonne volonté, mais il ne se remet pas en cause : c'est un sexisme inconscient.* » Pour faire évoluer les mentalités, des habitants de la Zad mettent en place des actions de sensibilisation : atelier sur le consentement, sur le masculinisme. Il existe également un groupe d'écoute, spécialement dédié à l'accueil des personnes ayant subi une agression ou une violence sexiste. « *Nous faisons des annonces avant les concerts pour que le public soit vigilant aux agressions possibles, et nous avons déjà expulsé une personne agresseuse de la zone.* » Pour Angela, la lutte féministe apporte au combat « *contre l'aéroport et son monde* » : « *L'exploitation et "l'objetisation" des femmes prend ses origines dans le patriarcat, de même que l'exploitation et "l'objetisation" de la Terre.* » Ces deux luttes sont liées et doivent être menées ensemble. En août dernier, Starhawk, une militante écoféministe étasunienne et auteure de plusieurs textes fondateurs du mouvement s'est d'ailleurs rendue dans le bocage nantais.



Le campement de Greenham Common le 12 décembre 1982.

Justement, quelles pistes ces féministes nous ouvrent-elles pour sortir enfin du carcan patriarcal ? « Avec le mouvement de libération de la parole qui opère sur les réseaux et dans les médias, une sororité s'élève, observe Pascale d'Erm, auteure du livre *Sœurs en écologie*. Il s'agit d'une solidarité active entre femmes : elles se relient, échangent, s'épaulent. » Les cercles de femmes comme ceux organisés sur la Zad permettent de parler librement, de partager les expériences et d'aller de l'avant ensemble. Pour Pascale d'Erm, les valeurs de l'écologie — « la reliance, l'importance accordée au temps long et aux cycles, le respect de la diversité du vivant » — peuvent apporter des angles de réflexion pour aujourd'hui : la conscience de notre interdépendance, la bienveillance et le respect de toute forme de vie.

« Radicalisation des points de vue » ou « une réconciliation entre hommes et femmes »

« Tous ces principes — que certain.e.s appellent “féminins” mais qui ne sont pas l’apanage des femmes — n’ont jamais été valorisés par le patriarcat, estime l’auteure. L’intuition, la culture du “et” — corps et esprit, intuition et raison —, l’accueil. » Elle invite ainsi les femmes, mais aussi les hommes, à se les réapproprier. Dans cette même optique, plusieurs penseurs masculins écoféministes, comme le sociologue Richard Twine, ont travaillé à la déconstruction du concept de masculinité. « Il existe un carcan masculiniste : un homme doit être si, doit réagir comme ça, note Margot Lauwers. Et l’écoféminisme laisse une grande place aux hommes, la stratégie d’émancipation peut être pensée et menée en collaboration, hommes et femmes ensemble. »

Un avis partagé par Yveline Nicolas, de l’association Adéquation, qui a organisé une rencontre autour du lien entre genre et écologie : « Malgré le fait que le harcèlement et les violences sont un phénomène massif dans nos sociétés, on observe assez peu de soutien de la part des hommes, et c’est un des nœuds du problème. » Tant que les hommes ne s’impliqueront pas dans le combat pour l’égalité, « nous n’arriverons pas à renverser cette culture de l’hégémonie et du pouvoir », prédit-elle. L’association mise sur l’éducation dès le plus jeune âge, la formation des éducateurs (enseignants, puériculteurs, animateurs…) et la sensibilisation de tous : elle a d’ailleurs publié une [brochure sur les masculinités](#).



Le mouvement en cours peut-il changer la donne ? Yveline Nicolas se dit sceptique : « *Les réseaux sociaux donnent l'impression d'un phénomène massif, mais dans le même temps, les associations s'appauvrissent, avec la fin des emplois aidés et la baisse des subventions. Or ce sont elles qui, au quotidien, font avancer les choses. Empiler les lois les unes sur les autres sans les appliquer ne changera rien.* » Pour Pascale d'Erm, la libération de la parole peut conduire soit à de plus grandes crispations, avec une « *radicalisation des points de vue* », soit à « *une réconciliation entre hommes et femmes* » qu'elle appelle de ses vœux : « *Les enjeux écologiques appellent hommes et femmes à se prendre par la main pour préserver les dernières ressources naturelles. Remettre en cause les violences et la domination sera profitable aux hommes autant qu'aux femmes. Écologie et féminisme dessinent un monde régénéré et apaisé.* »

Lire aussi : Emilie Hache : « Pour les écoféministes, destruction de la nature et oppression des femmes sont liées »

Source : Lorène Lavocat pour *Reporterre*

Dessin : © Red !/*Reporterre*

Photos :

- . chapô : [Mother nature](#)
- . Greenham Common : [Wikipedia](#) (ceridwen/CC BY-SA 2.0)
- . Manifestation : capture du [compte Facebook de l'évènement](#)

- Emplacement : [Accueil](#) > [Info](#) >
- Adresse de cet article : <https://reporterre.net/Violences-sexuelles-violence-a-la-Terre-une-meme-culture>